

une succession, mais une progression constante vers un type plus parfait. La nature pétrit d'abord le noyau terrestre ; puis elle le couvre d'un règne organique ; sur ce règne qu'elle détruit, elle en crée un autre moins informe ; sur cet autre, un troisième plus parfait ; sur celui-ci, un autre plus parfait encore ; ce n'est qu'au cinquième essai qu'elle s'arrête contente d'elle-même. L'homme a surgi, la nature entre dans le repos et l'immutabilité.

L'homme, à son tour, va accomplir sa série progressive de révolutions, aspirant vers un terme qu'il sera long-temps à atteindre. Quel sera ce terme ? Moïse a fait la *Genèse* de la nature ; qui fera la *Genèse* de l'humanité ?

Sont-ce là les seules analogies de l'homme avec la nature ? Les plantes ont leur climat et leur patrie : certaines ne peuvent vivre hors du sol paternel ; d'autres qui se laissent transplanter sont longues à s'acclimater, ont long-temps l'air d'étrangères ou d'exilées, néanmoins avec le temps elles se modifient selon les exigences de leur patrie adoptive. De même, il y a des œuvres impossibles à concevoir ailleurs qu'aux lieux où elles virent le jour. Les poèmes des Indous tiennent plus fort au sol de l'Inde que les forêts de bambous et de palmiers ; Homère et Sophocle, fleurs locales, n'ont pu s'épanouir tels que sous le ciel de l'Ionie, et dans le bassin de l'Attique.

De même encore nous verrons les peuples, dans leurs migrations, conserver à des distances immenses de leur berceau, leur type primitif ; retracer leur origine, lors même qu'elle se sera effacée de leurs souvenirs, dans leur langue, dans leur caractère, dans leurs habitudes intellectuelles et morales, et cela tout en s'harmonisant peu à peu avec la nature et les caractères de leur nouvelle patrie, de manière à finir par ne plus faire qu'un avec elle. Aussi chaque continent formera-t-il un tout parfait avec sa configuration, son climat, sa flore, sa zoologie et sa population. Les continents sont comme des moules où Dieu a versé les races hu-